

Cécile Guivarch – Sans Abuelo Petite. Couverture de Jérôme Pergolesi. Préface Luce Guilbaud. Les Carnets du Dessert de Lune, 2017. ISBN 9782930607979. 12 €

« **Abuelo** » souvenirs d'enfance de celui qu'elle n'a pas connu, de celui qui est un jour parti pour cette île au nom paradisiaque mais pourtant loin d'être un paradis, Cuba. **Abuelo** ce grand père inconnu, l'exil volontaire de ceux qui n'ont plus rien à perdre, de ceux qui cherchent fortune ailleurs en espérant revenir aux pays couvert d'or et d'argent, d'amour et de fortune. Abuelo, « **tu me coules dans le corps avant même ma naissance** »...

« Tu es parti avec la malle faite à la hâte.

Ne la quitte pas, la main dans la tienne glisse déjà.

Les lunettes tombent sur ton nez. Où est ton chapeau ?

Tu laisses pendre ta veste. La sueur coule sous les bras.

Le soleil dégouline et trouble tes yeux de rivières.

Tu n'y vois rien de ce pays.

Tu es encore chez toi. Tu ne le sais pas. »

Les rives de la Galice, ce bout de pays d'où sont partis les exilés de la guerre ou l'après guerre d'Espagne, ceux qui ont combattu Franco et son armée de polichinelles aux dents acérées, qui ont fui vers des destinations frontalières ou autres. La Galice, ce territoire qui sonne comme cette coupe aux odeurs de vin, ces visages parfumant les souvenirs d'enfance, les regards des rivières et des bateaux, une terre arpentée.

La Retirada.

Abuelo..., « nous t'attendons de pierre et de terre ». Le corps se courbe sous le poids de la valise lourde d'un cœur brisé par ton absence, ton exil, ton départ pour un autre monde, une île inconnue au doux nom d'une danse jamaïcaine, Cuba.

Tu es parti. Loin. Loin de moi. Loin de Cécile. La petite.

Tu ne le sais pas encore mais cette absence sera la marque d'un deuil qui ne se fera pas.

« **Les vagues ont tout pris.** »

Abuelo, « J'ai neuf. Dix ans peut-être. » Tous les matins, je déjeune de tartines-pain-beurre-confiture de préférence à la fraise. Tous les matins, j'inonde ma mère de questions et cela depuis dix, quinze, vingt, trente ans. Qui es-tu Abuelo ? Où es-tu ? Quelle est mon histoire familiale, celle de ma mère, celle de ma grand-mère, celle d'un pays dont je ne maîtrise qu'en partie la langue et les codes ? J'écoute les réponses données, je grignote chaque mot et n'en laisse aucune miette. Chaque parole m'aide à comprendre ce manque, ce blanc, cet accent que j'entends chanter dans mes oreilles.

Poupée de maïs, poupées d'exil.

Petite je le suis toujours.

Petite je le suis encore.

Tu es ce manque, ce trou, ce diminutif que je dis à celui qui t'a remplacé mais qui n'est pas mon grand père. Toi tu es parti loin, trop loin en laissant derrière toi le ventre arrondi de ta femme, le bruit des bottes et des armes. Tu n'as pas fui mais tu es parti. Certainement qu'il le fallait. Je ne juge pas.

« **Tel un oiseau auquel on a coupé les ailes**

tu ne sais pas comment mettre les bras. »

Depuis mon enfance, j'entends parler galicien. Pourtant « **En France, tu parles français.** ». Ainsi cela est fait, dit.

Ma scolarité se fait loin de toi, Abuelo, loin de la Galice, loin des terres de souvenirs que je ne connais pas, que ma mère ne peut me raconter, loin de mes/nos racines.

La Normandie. D'autres falaises, d'autres rochers, d'autres plages mais sans les odeurs des oliviers. « **Ma langue n'est pas celle de ma mère. Ma langue n'est pas maternelle. Ma langue est paternelle.** » Les mots d'ailleurs se disent à la hâte, soufflés dans le silence. Ils se murmurent, s'interdisent de passer le seuil de ma bouche. « **J'apprends l'espagnol et le galicien en jouant** ».

Fragments d'instant.

Passage de l'enfance vers l'adolescence.

Le manque, une frontière invisible, mélange de sable et de vent, de paroles entremêlées lourdes et légères, d'odeurs d'eucalyptus, de champs de maïs et d'océan. Les sens en éveil. « **Nous ne vivons pas sur la même bande de terre. Mais nous sommes de la même lignée.** » Être française. Devenir espagnole, penser espagnol, dire espagnol. Remuer ses veines, sentir affluer mon sang nourri par le cordon ombilical. La langue venue de mes ancêtres, portée en moi depuis longtemps. « **Pourtant je suis étrangère** ».

« **Tu trébuches et tu n'as plus de semelles.** »

Toi comme moi nous sommes d'ici et d'ailleurs. « **On pourrait se sentir chez soi mais nous ne le sommes pas** ». On nous fixe quelque part. D'où venons-nous ? Mon pays est-il celui de ma mère, du tien Abuelo ou celui de mon père, celui où je suis née. « *Est-ce que je viens de là où je vis ?* » Ne sommes nous pas de partout, d'ici et de là-bas, de Galice et de Normandie, d'Espagne et de Cuba ?

« **Tartines, pain-beurre-confiture. Fraise et moi petite.** »

Cécile Guivarch a écrit un récit-recueil qui retrace son parcours d'exilée, de réfugiée, de ces énigmes familiaux qu'on transporte comme des bagages insondables. Les questions sur la langue, sur la mémoire familiale, sur ces frontières qui existent mais qui demeurent invisibles, sur ces pans que l'on raconte mais qui restent des mystères ou des fables, sur ce grand père qu'elle n'a jamais connu, qui est parti à Cuba et n'en est jamais revenu.

Elle décrit l'absent, la perte, le deuil qui ne se fait pas, les époques qui passent, troublées par les souvenirs d'une Galice à l'accent chantant. Elle écrit une histoire, celle de sa mère, de son mystère et des souvenirs inventés.

Les poèmes courent de pages en pages, les mots se forment, la langue devient vivante. Cécile en fait son champ. Les mots remplacent le maïs. La récolte vient. Elle imagine la détresse, la peur, la misère d'un grand père, lui donne chair, odeur, langue. La détresse se fend et la vie vient. **Les enfants comme la poésie sont les lumières qui empêchent les souvenirs cuisants de remonter, l'impuissance de prendre pas sur la mélancolie.**

Cécile Guivarch nous parle d'exil, de langue, des difficultés liées à la double nationalité, à savoir où se placer, reconnaître ses racines, les accepter. Elle fait revivre les absents, leur donne chair et âme. Tendresse et douceur, sans cri ni révolte. Elle témoigne avec ses mots, accepte sa différence, accepte cette mémoire intérieure qui ne peut se partager avec un collectif national, accepte ses frontières, les accents, les pertes, les vibrations et sensations, l'espoir encore et toujours.

Tartines, pain-beurre-confiture. Fraise et moi petite.

« **D'ici ou de là nous sommes tout aussi bien. Nous prenons racine, nous sommes des graines. Nous sommes des fleurs.** »

Et relire le **magnifique texte**, genèse de ce recueil poétique, partagé lors d'un été jaune carré.

© Sabine Faulmeyer in Le Petit Carré jaune.

Cécile Guivarch remonte son passé et ses origines sans relâche. Sa double appartenance à la fois française et espagnole ne cesse de l'interroger. Elle s'attache au travail délicat de la transmission, ainsi se met-elle en scène avec sa mère quand elle a neuf-dix ans et repasse-t-elle les souvenirs précis ancrés dans cette enfance où l'on apprend et recueille. Il y a tout ce qui rapproche, unit, fédère, rejoint comme l'enfant qui résulte de deux parents différents, mais aussi ce qui sépare, écarte et distingue comme la langue avant tout, et les coutumes et les traditions et les habitudes. À cause de la frontière. *Et ce n'est plus la même langue. Même les arbres parlent la leur.* Comme pour matérialiser cette différence, les poèmes sur la page de gauche répondent aux proses sur la page de droite. Il y a ici et là-bas, ici et ailleurs. *Ton histoire se cramponne à mes épaules.* En secouant les branches de l'arbre généalogique, Cécile Guivarch découvre que celui qu'elle pensait être son grand-père ne l'est pas et qu'il a émigré à Cuba. Reviennent aussi les ombres de la guerre civile, si inquiétantes et meurtrières. *Ce sont tous nos morts, on les oublie un peu vite / Ils reviennent mourir de nouveau.* La mémoire est compacte et présente, alors que les racines plongent filandreuses dans le temps. Toujours cette pelote à tirer par un fil si fin qu'il peut craquer à tout moment, Cécile Guivarch renoue ce lien avec son encre et incarne à travers le destin de sa famille le chemin de toute humanité.

© Jacques Morin in Décharge

Cécile Guivarch « la petite fille aux questions » pour reprendre l'épithète homérique qui ouvre la préface de Luce Guilbaud, n'est pas femme « aux mille ruses », mais elle a tout même l'art de nous amener avec elle dans son cheminement...

Ou plutôt de nous mener par le bout des mots... Cet ouvrage est multiple, on pourrait presque dire en trois parties sur une trame historique presque documentaire. Cécile Guivarch donne la parole aux siens à ceux qui l'ont construite qui lui ont permis « d'être » ! Même si cette « construction » se frotte à la souffrance des autres :

« Chaque fois que ma mère parle au petit-déjeuner je suis en Espagne.

Ma mère parle toujours de là-bas. Et quand elle est là-bas elle parle d'ici en disant là-bas ».

« Ici il pleut ».

Pudeur de la mère ? Pudeur de l'enfant ? Il y a du chagrin dans cette pluie-là !

Mais aux paroles de la mère, celles de l'enfant en écho : l'Abuelo invisible entend tout cela... certainement.

*Je ne connais pas ton visage
Dans mon enfance, ce n'est pas toi.
C'est un autre qui ne me prend pas la main.
Tu tends les bras ils vont se décrocher.
Jamais tu ne pourras m'embrasser.
Seulement t'asseoir face à l'océan .
Où rien ne me dessine.
Seulement les vagues.*

À ces paroles multipliées s'ajoute une voix presque timide, en italique au sommet de chaque page comme un petit chapeau...

*Écrire avec ce que nous sommes devenus
hier ce n'est pas vraiment hier
c'est encore aujourd'hui*

Ainsi « la petite fille aux questions » est devenue femme et ce questionnement particulier sur l'origine, les déraillements du temps, les séparations et les mensonges ne peuvent que nous toucher.

Cette recherche est universelle et dans cette écriture résolument sans effet on fait aussi le tour de... notre histoire.

© Clara Regy in <https://www.terreaciel.net/Les-petites-notes-de-Clara-Regy#.WWpFijPpNSx>

« Mon grand-père n'est pas mon grand-père. Le vrai je ne le connais pas. N'est jamais revenu. Ne reviendra jamais. Enfermé sur une île. » Le grand-père – l'*abuelo* du titre – a fui l'Espagne après la Guerre Civile et Cécile Guivarch l'apprend quand elle a neuf ans. Elle pose alors des questions. A sa mère, mais aussi à l'Histoire et a elle-même depuis. Voilà qui vous ancre dans une enfance et dans l'exil. L'épisode est fondateur. « Le voilà qui me revient aujourd'hui. J'ai toujours neuf ans. Ma Maman a un peu vieilli. Mers enfants ne me croient pas mais j'ai neuf ans. »

Voilà qui vous "encre" aussi. Poème sur une page, proses en regard pour rapporter des anecdotes avec la vision faussement naïve d'une gamine. Se tisse ainsi, d'une écriture l'autre, une mémoire familiale – celle que Cécile Guivarch explore livre après livre - avec toujours autant de finesse et de pudeur. « Elle écrit l'invention du souvenir », comme le formule Luce Guilbaud dans sa préface. Deux pays, deux langues. Ici et « là-bas ». Une barrière de langue plus qu'une frontière les sépare. La petite fille se cherche dans cette double culture et ces accents qui ne coïncident jamais vraiment. « C'est à travers la langue, les langues partagées que Cécile pose la question des différences, des difficultés à se situer dans un lieu, une origine », note encore la préfacière. Les petites histoires finissent par rejoindre la grande. « Nous sommes le monde. » Cécile Guivarch nous le rappelle à sa façon, en ces temps de migrations douloureuses, avec une force et une délicatesse qui ont valu à son écriture, et à l'ensemble de son œuvre d'être distingués par le prix Yves Cosson. Tout à fait mérité.

© **Michel Baglin in Textures**

Sur le thème des origines (espagnoles), de la famille au sens strict (père, mère, grands-parents), Cécile Guivarch, depuis 2006, propose une quinzaine d'ouvrages sensibles, personnels.

« Vous êtes mes aïeux », « Renée, en elle », déjà, remuaient au meilleur sens poétique, toutes ces matières dont nous sommes redevables, ce terreau de langue et de fibres, dont nous serons porteurs à jamais.

Aussi, le nouvel opus « Sans Abuelo Petite » ancre encore plus profond le repérage des traces en soi des proches, que la présence et/ou l'absence, que l'exil, que les frontières ont inscrites irrémédiablement.

Petite, c'est Cécile, neuf ans, qui apprend que l'*abuelo* (grand-père en espagnol – avo en galicien) qu'elle a n'est pas le vrai, que le vrai a quitté femme et Espagne pour Cuba.

La poète consigne ainsi, autour de la figure absente, toute une recherche où « chacun cherche des signes », de son passage, de son passé, de ses origines.

Le temps – distendu – de neuf à aujourd'hui – quarante, prélève au passé nombre de « révélateurs » : la langue (« l'autre langue, dit-elle, est la plus ancienne. Elle remue dans les veines depuis longtemps avant la naissance ») ; la frontière (qu'il faut passer, « montagne qui nous monte sur la langue ») ; la mère (« les mères/ ont leurs enfants/ au fond du cœur »)...

Le secret, longuement gardé, s'est un jour révélé : alors, l'enfant a pensé très fort à l'île de l'exil, à ses charmes, à ce que l'*abuelo* parti, exilé a pu connaître, et que sa plume ne peut qu'imaginer.

Entre deux chaises, entre deux pays, « quel monde porter en soi/ quand tout est dépaycé » ?

Aussi, il importe de conserver intactes toutes les traces qui « font courir les racines » et instillent en cette poésie une force d'authenticité, sauvegardée encore par la sobriété des formes et la transparence d'images d'enfance.

Un très beau livre.

D'intime mémoire.

Qui parle à toutes et tous.

© **Philippe Leuckx**

Cécile Guivarch entre en dialogue avec un grand-père espagnol qu'elle n'a pas connu. Celui-ci ayant fui l'Espagne franquiste pour Cuba. C'est un autre homme qu'on lui présente à la place comme son grand-père : *Je ne connais pas ton visage. / Dans mon enfance, ce n'est pas toi. / C'est un autre qui ne me prend pas la main.* Elle entre en dialogue aussi avec l'enfant qu'elle a été, sondant les failles de l'arbre généalogique : *J'ai neuf ans je me demande comment on peut vivre avec une branche en moins dans son arbre. J'ai l'impression d'être un mouton sur trois pattes.*

Des fragments de poésie (dont certains en espagnol pour donner voix au grand-père absent ou lui parler) alternent avec des extraits de prose simple dans lesquels l'auteur restitue son enfance de fille d'immigrée et l'atmosphère d'un édifice familial recomposé après le départ du grand-père sur son île, auquel l'enfant prête une vie de Robinson fantasmée...

Souvenirs d'enfance prosaïque et de retours l'été au village en Galice, échos de la petite histoire et de la grande qui lacère la terre de charniers et laisse planer l'absence de ceux qui ont échangé la mort contre l'exil. *Nous sommes tous chargés de nos petites histoires. Elles finissent par rejoindre la grande. Nous sommes le monde.*

A travers une histoire personnelle, l'auteur pose des questions universelles, qu'est-ce qui fait qu'on appartient à un lieu, à un pays, à une famille, à une langue (ou pas) ? Et signe un livre sensible.

© **Nicolas Rouzet**

J'aurai toujours neuf ans

« Cécile Guivarch,..., sonde encore une fois la mémoire familiale. Entre les questions sur sa langue, ses langues, elle évoque un secret de famille... » Dans un court recueil de poésie constitué d'une partie en vers, en général sur la page de gauche, et d'une partie en prose, en regard sur la page de droite, elle évoque l'histoire de sa famille, l'histoire tue à jamais, l'histoire qui lui colle aux doigts depuis l'âge de neuf ans, l'histoire qu'elle réussit enfin à mettre en poésie. « *J'écris ce début depuis mes neuf ans mais il me glissait des doigts. Le voilà qui me revient aujourd'hui. J'ai toujours neuf ans. Ma Maman a un peu vieilli. Mers enfants ne me croient pas mais j'ai neuf ans.* »

En vers, elle raconte le grand-père, celui qu'elle n'a pas connu, celui qui a fui vers une île participer à une autre révolution après l'échec de sa guerre en Espagne.

« *La rivière a emporté les lettres. Elles ont nagé en suivant ton bateau. Tu as fui sans vraiment fuir.* »

En prose, elle évoque le pays où elle vit, le pays dont sa mère a difficilement apprivoisé la langue, où sa grand-mère n'a jamais oublié le grand-père exilé. « *Mon grand-père n'est pas mon grand-père. Le vrai je ne le connais pas. N'est jamais revenu. Ne reviendra jamais. Enfermé sur une île.* »

Elle raconte le pays où elle vit, le pays qu'elle a quitté, où elle semble retourner pour les vacances, le mélange des langues : « Mes cousins parlent galicien. Je leur réponds en français. En espagnol. Une barrière de langue. Nous ne vivons pas sur la même bande de terre. Mais nous sommes de la même lignée », sa double culture, ses racines mélangées et pas forcément bien connues, son appartenance à plusieurs nation et peut-être à aucune, seulement à une famille à géométrie complexe. « *L'espagnol est langue de mes ancêtres, celle qui nourrit mon sang. Pourtant j'y suis étrangère.* »

C'est une belle histoire personnelle mise en mots avec beaucoup de finesse et de talent, seul l'essentiel est dit est pourtant ce texte court peut inspirer une longue réflexion sur la famille, la nation, l'exil, l'intégration, la multiculture, ..., « *La frontière est une ligne invisible. D'un côté la France de l'autre l'Espagne. Et ce n'est plus la même langue.* »

C'est aussi, en filigrane, l'évocation de la guerre d'Espagne et de ses conséquences ravageuses, désastreuses pour de nombreuses familles. « *Même les oiseaux se tassaient. Les uns, les bouches pleines de terre, disparaissaient dans de grandes fosses. Les autres ne pouvaient pas rester.* »

Et surtout un très beau texte, très bien construit, qui dégage beaucoup d'émotion sous la plume de cette femme qui aura toujours neuf ans, l'âge auquel elle a appris que son grand-père chéri n'était pas le grand-père que sa grand-mère avait toujours aimé. « *J'ai neuf ans je me demande comment on peut vivre avec une branche en moins dans son arbre.* »

© **Denis Billamboz In Critiques Libres**